

Freud et la religion

Mesdames, Messieurs, chers amis, chers membres de l'université populaire, je vous remercie une fois de plus d'être là et de la possibilité que vous m'offrez d'évoquer à nouveau avec vous notre ami viennois, *Freud*, sous l'angle cette fois de l'intérêt qu'il a pu manifester pour la *religion*, de ce que son savoir lui a permis d'en comprendre et d'en dire, afin que nous y réfléchissions ensemble à notre tour.

Car si Freud était incroyant et se définissait comme un *Juif sans dieu*, il n'en fut pas moins, comme tout enfant des hommes, baigné dans un univers culturel empreint de religiosité. Il faut en effet rappeler que nous naissons dans un monde, une culture, un univers symbolique qui nous précèdent, sont *toujours déjà-là* et d'emblée nous façonnent, nous imprègnent, avant même que ses figures, son imaginaire, ses codes, etc. nous soient transmis. Ce pourquoi l'on pourrait soutenir que l'on est toujours, et non seulement, l'enfant de son siècle, mais aussi de sa culture, dans laquelle inévitablement, nécessairement, qu'on le veuille ou non, la religion est présente si ce n'est omniprésente. Ce pourquoi encore c'est toujours un effort que de se distinguer, de se démarquer, du fait religieux qui d'abord, bien avant toute position réflexive, toute position critique, s'impose à nous. Et l'on comprend tout de suite que les relais culturels que sont les institutions, mais aussi les maîtres, et prioritairement les parents ou leurs substituts, vont tenir une place de choix et jouer un rôle considérable dans l'émergence de cette adhésion croyante ou, à l'inverse, de cette position critique.

Il en fut ainsi pour le petit Sigismund Freud né au sein de la communauté juive et élevé par une nourrice catholique qui l'emmenait à l'église et lui parlait du bon dieu et de l'enfer, ainsi qu'il s'en souviendra ultérieurement. Il a toutefois bénéficié de l'attitude modérée de ses parents qui s'apparentait à celle de libres penseurs, à mille lieues du désir d'inculquer coûte que coûte des croyances à l'égard desquelles ils maintenaient une distance respectueuse, tout en manifestant une solide appétence pour la culture et les valeurs morales, humanistes, qui régnaient dans la communauté juive.

On pourrait y trouver là des conditions favorisant cette liberté de pensée, cette sagesse et cette confiance dans le *pouvoir de l'intellect* pour comprendre le monde et les hommes, qui caractérisera le chercheur qu'il deviendra vite. D'ailleurs, en 1910, dans la magistrale pathographie qu'il rédige du grand Léonard — *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* — il insistera sur sa constellation familiale singulière, dans laquelle l'intensité de l'amour maternel et l'absence de père ont probablement contribué à faire de lui ce génie de la Renaissance, à la fois artiste et savant, grand observateur des phénomènes naturels, chercheur et inventeur. Des aptitudes qui témoignent manifestement de cette absence d'interdit de penser qui résulte souvent de positions paternelles par trop autoritaires et intimidantes, relayées souvent par l'autorité religieuse. De fait, comme le montre Freud, la curiosité infantile du petit Léonard, loin d'aboutir à sa répression et à son refoulement, générateurs de cette inhibition à penser, va se sublimer, se mettre au service de sa curiosité de chercheur et l'alimenter :

« Alors que chez la plupart des autres enfants des hommes — aujourd'hui comme aux temps originaires — le besoin de trouver un soutien auprès d'une quelconque autorité est si impérieux que pour eux le monde se met à vaciller si cette autorité se trouve menacée, Léonard seul put se priver de cet appui ; il n'aurait pu le faire s'il n'avait pas, dans les premières années de sa vie, appris à renoncer au père. La hardiesse et l'indépendance de sa recherche scientifique ultérieure présupposent cette recherche sexuelle infantile non inhibée par le père et la prolongent tout en se détournant du sexuel. »

Mutatis, mutandis, il en fut aussi ainsi pour le petit Sigmund, avec cependant une constellation familiale fort différente comme on l'a donné à penser, puisqu'il a pu bénéficier de la présence d'un père soucieux d'ouvrir l'esprit de son fils aux énigmes de la nature et à l'histoire du monde, ainsi qu'en témoigne à sept ans cette lecture de la *Bible*, traduite en allemand et proposée en édition bilingue par Philippon, une Bible qui paraissait en fascicules illustrés et constituait, en sus des textes bibliques, une véritable encyclopédie des savoirs, de tous les savoirs (histoire, sciences, techniques, etc.)

On comprend alors que Freud ait pu se dire *Juif infidèle*, car élevé dans la confession juive, il n'en épousa pas les croyances et ne se soumit pas davantage à ses rites, ses cérémoniaux et ses pratiques, sauf à titre tout à fait exceptionnel bien sûr. C'est dire combien il était familier, en dehors de la connaissance du savoir des historiens qu'il maîtrisait parfaitement, de l'essence même de ce que l'on appelle religion et dont on rappellera la définition ici, celle d'un :

« Ensemble de croyances relatives à un ordre surnaturel ou supranaturel, de règles de vie, éventuellement de pratiques rituelles, propre à une communauté ainsi déterminée et constituant une institution sociale plus ou moins fortement organisée »

Freud, lui, n'avait qu'un seul dieu, comme il le dira lui-même : le dieu *Logos*, le dieu *Raison*, et s'il avait foi en quelque chose, c'est assurément en l'activité rationnelle de l'intellect, dans sa capacité à pouvoir produire des savoirs objectifs, démontrables, concernant à la fois les phénomènes naturels, mais aussi les grandes productions culturelles des hommes, dont, bien évidemment les croyances et plus précisément encore la religion et le fait religieux : tout phénomène, événement, être ou chose appartenant à la nature ou relevant de l'activité humaine pouvait faire l'objet de la recherche rationnelle, de l'activité scientifique, dans le but d'en connaître bien sûr.

Le savant viennois était indubitablement un positiviste, convaincu des progrès de la civilisation sous la « dictature de la raison » ! Il opposait ainsi le *savoir* au *croire*, au constat que l'accroissement du premier, en réduisant l'ignorance, faisait reculer les croyances. Pour lui, l'évolution de l'humanité l'avait conduite à sa *phase scientifique*, laquelle succédait à sa *phase animiste*, en passant par sa *phase religieuse*. Et il faut dire que l'apparition et l'épanouissement des sciences dites humaines à son époque lui donnait à juste titre raison. Et l'on peut penser que cette époque de l'histoire qui a vu l'expansion des conquêtes coloniales et la découverte de l'altérité à travers celle des cultures primitives — un « objet » là aussi à étudier et comprendre — a nourri cet intérêt freudien pour cette grande production culturelle qu'est la religion, à commencer par ses formes archaïques comme l'animisme et le totémisme, et aussi les mythes, ces récits anonymes et intemporels explicatifs du monde, des origines premières et des fins dernières de toute chose, permettant à l'individu de donner sens à son existence et au monde. Il indique ainsi en 1913 dans *L'intérêt de la psychanalyse* :

« L'examen des peuples primitifs montre les hommes embarrassés tout d'abord dans des croyances infantiles de toute-puissance et fait comprendre une masse de formations psychiques comme autant d'efforts pour nier les perturbations de cette toute-puissance et pour tenir ainsi à distance l'action de la réalité sur la vie affective, aussi longtemps qu'on ne peut mieux maîtriser celle-ci et l'employer pour la satisfaction. Le principe de l'évitement de déplaisir domine l'agir humain jusqu'à ce qu'il soit remplacé par le principe meilleur de l'adaptation au monde extérieur. Parallèlement à la domination progressive du monde par l'homme, a lieu une évolution de sa conception du monde, qui s'écarte de plus en plus de la croyance primitive à la toute-puissance et s'élève de la *phase animiste* à la *phase scientifique* par l'intermédiaire de la *phase religieuse*. C'est dans ce contexte que s'emboîtent mythes, religion et moralité comme autant d'essais de créer un dédommagement pour la satisfaction déficiente des besoins. »

Une constante en effet se dégage de cette approche du phénomène religieux : cette nécessité pour l'homme de disposer de réponses aux énigmes qu'il ne peut se dispenser de poser, des énigmes métaphysiques justement : celle des origines bien sûr, mais celle, autrement plus angoissante, de la fin, et en particulier de la mort. Et sur ce point on saisit tout de suite, la dimension de réassurance, d'apaisement qu'apportent les systèmes de croyance au fondement de toutes les religions : celui de faire de la mort non pas une fin mais un passage... Et l'on trouve ici une explication des rites funéraires qui ne visent à rien d'autre qu'à favoriser ce *passage* à un autre statut, une autre vie, un autre monde, en même temps qu'à amorcer et contenir les processus de deuil, rendant pensable la disparition.

C'est ce besoin de réassurance et de protection que proposent les croyances religieuses qui a intrigué Freud et l'a incité à prendre la religion — la religion monothéiste régnant dans la culture occidentale — comme objet d'étude, en particulier sous l'aspect de cette *conviction nodale* de l'existence d'un être supérieur omniscient et omnipotent qui serait le créateur du monde, qui en serait à l'origine et présiderait à sa destinée ainsi qu'à celle des hommes qui l'habitent. Une conviction nodale qui trouve des formes plus « édulcorées » dans bon nombre de systèmes philosophiques comme le remarque Freud, lequel indique dans le *Malaise dans la culture* en 1929 :

« Dans mon écrit *L'avenir d'une illusion*, il s'agissait bien moins des sources les plus profondes du sentiment religieux que de ce que l'homme du commun entend par sa religion, ce système de doctrines et de promesses qui d'un côté éclaircit pour lui les énigmes de ce monde avec une complétude digne d'envie, de l'autre lui assure qu'une Providence attentionnée veillera sur sa vie et réparera dans une existence de l'au-delà l'éventuels refusements [d'éventuelles frustrations]. Cette Providence, l'homme du commun ne peut se la représenter autrement que dans la personne d'un père exalté jusqu'au grandiose. Seul un tel père ne peut connaître les besoins de l'enfant des hommes, être attendri par ses demandes, apaisé par les signes de son repentir. Tout cela est si manifestement infantile, si étranger à la réalité effective, que si l'on est porté à aimer les hommes il est douloureux de penser que la grande majorité des mortels ne s'élèvera jamais au-dessus de cette conception de la vie. On éprouve encore plus de honte à apprendre combien sont nombreux parmi nos contemporains ceux qui, forcés de reconnaître que cette religion ne peut être maintenue, cherchent cependant à la défendre pied à pied dans de pitoyables combats d'arrière-garde. On voudrait se mêler aux rangs des croyants pour adresser aux philosophes, qui croient sauver le Dieu de la religion en le remplaçant par un principe impersonnel abstrait jusqu'à être fantomatique, cette exhortation : Tu n'invoqueras pas en vain le nom du Seigneur ! Si quelques-uns des plus grands esprits des temps passés ont fait de même, on n'a pas le droit ici de se réclamer d'eux. On sait pourquoi ils y étaient forcés. »

De fait, c'est bien aux sources de cette croyance fondamentale que Freud s'intéresse, et qu'il analyse comme étant une *illusion* qu'il différencie de l'*erreur* car, dit-il, elle est dérivée des désirs humains. Il va alors en découvrir et démontrer la provenance dans cette situation de totale dépendance du petit d'homme, aspirant à une protection bienveillante vitale pour lui, soumis qu'il est au bon vouloir

d'une personne secourable pour pouvoir se maintenir en vie, et dont les travaux freudiens ont pu faire la démonstration. Il en a l'idée en 1910, écrivant à Ferenczi le 1^{er} janvier :

« Je vous confie volontiers une idée qui m'est venue juste au tournant de l'année : l'ultime fondement des religions, c'est la détresse infantile de l'homme. »

Cette détresse originelle reste par trop activement méconnue et maintenue à l'écart de ses effets lointains, comme les élaborations spirituelles et mystiques. Ce pourquoi il faut rappeler les conditions d'existence du petit d'homme, marquées par sa totale impuissance à pouvoir s'aider lui-même, dont le maintien en vie est entièrement soumis au bon vouloir de ces personnages majestueux, omniscients et omnipotents que sont toujours les parents aux yeux de l'enfant, et dont il est entièrement dépendant. De fait c'est bien l'image d'un personnage tout-puissant qu'il se forme devant la figure paternelle à la fois aimante, interdictrice et punitive, dont la parole a force de loi et valeur de vérité.

Ces traits du personnage paternel qu'il découvre dans les récits de ses patients et dans leurs constructions psychiques sont ceux-là même qui circulent dans les croyances et les récits religieux sous l'aspect d'un personnage divin — Dieu le Père — auquel l'homme serait redevable de son destin. Ce pourquoi il ajoute à propos de Léonard :

« Lorsque quelqu'un a, comme Léonard, échappé dans sa première enfance à l'intimidation par le père et s'est affranchi dans sa recherche des chaînes de l'autorité, notre attente serait contredite de la façon la plus criante si nous trouvions que le même homme est resté un croyant et n'est pas parvenu à se soustraire à la religion dogmatique. La psychanalyse nous a appris à connaître l'intime corrélation entre le complexe paternel et la croyance en Dieu, nous a montré que le Dieu personnel n'est psychologiquement rien d'autre qu'un père qui a été exalté, et nous donne quotidiennement le spectacle de jeunes gens qui perdent la foi religieuse dès que chez eux s'effondre l'autorité du père. C'est donc dans le complexe parental que nous reconnaissons la racine du besoin religieux ; le Dieu juste et tout-puissant et la bonne Nature nous apparaissent comme des sublimations grandioses du père et de la mère, ou plutôt comme des renouvellements et des réinstaurations des représentations de l'un et de l'autre dans la prime enfance. La religiosité se ramène biologiquement au désaide et besoin d'aide longtemps persistants du petit enfant des hommes qui, plus tard, lorsqu'il a reconnu son délaissement et sa faiblesse effectifs face aux grandes puissances de la vie, ressent sa situation tout comme il l'a ressentie dans son enfance et cherche à en dénier la désolation par le renouvellement régressif des puissances protectrices infantiles. »

Aussi ne fait-il désormais plus de doute que les religions monothéistes sont une religion du père, ainsi qu'il continuera d'en faire la démonstration jusqu'à son dernier livre *Moïse et le monothéisme* publié en 1939. Avant cela, Freud, après une première incursion en 1907 dans *Actes compulsions et exercice religieux* reviendra régulièrement sur la question de la religion, de la croyance religieuse, dans ses rapports avec la névrose, la moralité, le savoir et la culture, notamment en 1912-1913 avec la publication de *Totem et tabou*, mais également en 1921 avec *Psychologie et foules et analyse du moi*, mais aussi en 1927 avec *L'Avenir d'une illusion*, puis en 1929 avec *Le Malaise dans la culture* ou encore en 1933 dans ses *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, consacrant l'une d'elle, intitulée « Sur une *Weltanschauung* » traduit aussi par « Sur une vision du monde ». C'est dire l'intérêt d'un Freud pour cette invention humaine qu'est la religion, ne cessant d'en analyser les sources dans l'histoire de l'humanité et les effets ou les conséquences sur le devenir de cette humanité.

Avec *Totem et tabou* il se livre à une étude majeure sur les origines de la religion. Articulant à la fois l'histoire collective, celle du développement de l'humanité, avec l'histoire individuelle, ses travaux le conduisent à s'interroger sur l'origine de la culture, sur ce passage de la nature à la culture dont précisément force est de constater que la *problématique œdipienne* en constitue le pivot. S'appuyant sur les travaux des anthropologues comme Robertson Smith ou encore Atkinson, mais aussi sur ceux que ce grand naturaliste que fut Darwin consacra à l'origine et l'évolution des espèces, Freud élabore une hypothèse hardie sous la forme d'un mythe dont on mesure encore aujourd'hui la fécondité dans la compréhension des conduites sociales, tant politiques que familiales ou religieuses, celui de la « horde primitive ». Il indique ainsi dans l'avant-propos qu'il rédige à un ouvrage de son collaborateur Reik, en 1919, six ans après la publication de *Totem et tabou* :

« Il faut faire un pas de plus pour trouver le point d'où faire partir l'approche psychanalytique de la vie religieuse. Ce qui pour l'individu est aujourd'hui patrimoine fut un jour, avant une longue série de générations qui l'ont transféré de l'une à l'autre, acquisition nouvelle. Même le complexe d'Œdipe peut donc avoir son histoire évolutive, et l'étude de la préhistoire peut conduire à la deviner. La recherche suppose que la vie familiale de l'homme avait pris en des temps originaires éloignés une forme tout à fait autre que celle que nous lui connaissons aujourd'hui, et elle confirme cette supposition par des données relatives aux primitifs vivant aujourd'hui. Soumet-on à une élaboration psychanalytique le matériel préhistorique et ethnologique afférent, il se dégage alors un résultat d'une précision inattendue, à savoir qu'autrefois Dieu le Père, en personne, a parcouru la Terre et, chef de la horde originaire des hommes, a exercé son pouvoir souverain jusqu'au moment où ses fils s'unirent pour l'abattre. Ensuite, que par l'effet de ce forfait libérateur, et en réaction à lui, apparurent les premiers liens sociaux, les limitations morales fondamentales et la forme la plus ancienne de religion, le totémisme. Mais aussi que les religions ultérieures sont remplies du même contenu et s'efforcent, d'un côté, d'effacer les traces de ce crime ou bien de l'expier en instituant d'autres solutions au combat entre le père et les fils, mais que, d'un autre côté, elles ne peuvent s'empêcher de répéter de nouveau l'élimination du père. En même temps on peut aussi reconnaître dans le mythe l'écho de cet événement qui couvre de son ombre gigantesque toute l'évolution de l'humanité. »

On ne peut ici rendre compte de la richesse et à la profondeur des analyses freudiennes exposées dans cet ouvrage fondamental qu'est *Totem et tabou*, sous-titré *Quelques concordances dans la vie psychique des sauvages et des névrosés*, et pour susciter l'intérêt de sa lecture on en citera les titres de chapitre : L'horreur de l'inceste. Le tabou et l'ambivalence des sentiments. Animisme, magie et toute-puissance des pensées. Le retour infantile du totémisme. Un ouvrage magistral, on le devine.

Mais Freud s'intéresse encore à la religion d'autre manière : non plus uniquement sur le plan des effets inhibiteurs, coercitifs et infantilissants de la croyance, de cette adhésion croyante à la présence d'un être dont la seule existence relève de la foi, mais en étudiant la conduite singulière des fidèles à partir de cette institution « terrestre » qu'est l'Église. Il est en effet amené à évoquer cette « foule artificielle », avec l'Armée, afin d'analyser et d'illustrer les mouvements libidinaux qui la traversent et la constituent, permettant de comprendre sa cohésion et d'expliquer du même coup la singularité des conduites collectives.

De fait, ce qu'il a découvert de la structuration psychique et de sa construction, de la pluralité de ses instances — le ça, le surmoi, l'idéal du moi et le moi — va lui permettre d'expliquer la singularité de ces conduites de l'individu en foule, capable du pire comme du meilleur, sans recourir à de nouvelles

hypothèses concernant la psyché, comme celle de l'existence d'un instinct grégaire par exemple, qui s'actualiserait lorsque l'individu est en foule.

Ce qu'il découvre alors c'est que chez l'une et l'autre de ces foules prévaut le « même mirage (illusion) », celui « qu'un chef suprême est là — dans l'Église catholique le Christ, dans l'armée le commandant en chef — qui aime tous les individus d'un égal amour » : le premier occupe la position de frère aîné, autrement dit de *substitut paternel*, tandis que le second est le *père* qui aime tous ses soldats de manière égale, ce pourquoi ils sont frères ou camarades (frères d'armes) entre eux. Et l'on notera au passage que l'une et l'autre de ces foules se compose d'une pyramide de foules de ce type, particulièrement repérable dans l'armée.

Ce mirage nécessite d'être entretenu par le meneur bien sûr, et l'on se souvient de la conduite de ce grand meneur que fut Napoléon 1er, lequel connaissait le nom et le statut familial de chacun de ses « grognards » et ne manquait jamais de s'enquérir de leurs proches. La nécessité de ce lien a d'ailleurs pu être démontrée *a contrario* lors de la première guerre mondiale à propos des névroses de guerre dont il semble que son absence ait participé des facteurs de déclenchement de la maladie.

Freud dégage ainsi, dans ce type de liens avec le chef comme avec les égaux, ce qu'il appelle la *structure libidinale* d'une foule, et il insiste sur la qualité de ce lien libidinal au meneur, passé inaperçu chez les auteurs qui se sont intéressés à la nature des foules, dont il trouve encore un indice de son importance dans le phénomène de la *panique* dont peuvent témoigner les foules militaires. L'essence de la panique ne réside en effet pas dans l'ampleur du danger – elle n'est pas en rapport avec le danger menaçant et peut éclater dans les circonstances les plus anodines – mais dans le relâchement des liens libidinaux, autrement dit de la structure libidinale, de la foule :

« Si l'individu, dans une peur panique, entreprend de se préoccuper de lui-même, il atteste ainsi par là qu'il a saisi que les liens affectifs, qui jusque-là réduisaient pour lui le danger, ont cessé d'être. Maintenant qu'il affronte seul le danger, il lui est assurément loisible de l'estimer plus grand. Ce qui se produit, c'est donc que l'angoisse panique suppose le relâchement de la structure libidinale de la foule et que, à juste titre, elle réagit à celui-ci et non l'inverse, à savoir que les liens libidinaux de la foule se seraient évanouis sous l'effet de l'angoisse du danger ».

On voit ici combien la psychologie individuelle nous permet de saisir ce qu'il en est de la psychologie collective car précisément, comme Freud a pu déjà amplement le montrer, si l'angoisse de l'individu est provoquée soit par l'ampleur du danger, soit par la suspension des liens affectifs (investissements libidinaux) comme il en est de l'angoisse névrotique, la panique apparaît, elle, quand s'accroît le danger commun à tous ou quand cessent les liens affectifs qui maintiennent la cohésion de la foule. Et ce dernier cas est précisément « analogue à l'angoisse névrotique » nous dit Freud.

Mais qu'en serait-il alors de la désagrégation d'une foule religieuse ? Phénomène assurément moins facile à observer que la désagrégation d'une armée, Freud recourt à une fiction littéraire qui met en scène semblable éventualité et ses conséquences. Il s'agit d'un roman anglais de source catholique, recommandé par l'évêque de Londres, intitulé *When it was dark*, qui obtint un grand succès lors de sa parution en 1903 :

« Le roman raconte, comme au présent, qu'une conjuration des ennemis de la personne du Christ et de la foi chrétienne réussit à faire découvrir dans Jérusalem une chambre sépulcrale avec une inscription où Joseph d'Arimatee confesse que pour de pieux motifs, il a secrètement retiré de sa tombe le corps du Christ au troisième jour après son inhumation, et l'a enterré en ce lieu. C'en est fini de la résurrection du Christ et de sa nature divine et cette découverte archéologique a pour conséquence un ébranlement de la civilisation européenne et une extraordinaire recrudescence des violences et des crimes, qui ne disparaît pas avant qu'ait pu être dévoilé le complot des faussaires ».

Ce que souligne alors Freud, c'est qu'à la différence de l'armée, ce qui se manifeste dans la désagrégation de la foule religieuse ce n'est pas l'angoisse, dont la cause fait défaut, mais des *motions hostiles* qui jusque-là n'avaient pu s'extérioriser grâce à cet égal amour du Christ. Il constate en effet que ce lien d'amour que prône, si ce n'est exige, la religion, implique une véritable « déflexion » de l'agressivité et de la haine vers l'extérieur :

« Sont exclus de ce lien, même pendant le règne du Christ, ces individus qui n'appartiennent pas à la communauté de foi, qui ne l'aiment pas lui et que lui n'aime pas ; c'est pourquoi il faut qu'une religion, même si elle s'appelle la religion d'amour, soit dure et sans amour envers ceux qui ne lui appartiennent pas. Au fond chaque religion est bien une telle religion d'amour pour tous ceux qu'elle englobe et chacune tend vers la cruauté et l'intolérance à l'encontre de ceux qui ne lui appartiennent pas ».

On ne saurait mieux commenter les mouvements fanatiques dont témoigne l'actualité du monde...

Ainsi les foules sont-elles régies par ces deux sortes de liens affectifs dont l'un, celui au meneur semblerait plus déterminant que l'autre, celui qui unit les individus de la foule les uns aux autres. Alors que dire des foules sans meneur ?

Ce à quoi nous invite d'emblée à penser l'étude de la foule religieuse, c'est que le *meneur* peut se trouver remplacé par une *idée*, une *abstraction*, ou encore une *tendance commune* ou un *désir partagé par le grand nombre*, qui tous, eux-mêmes, pourraient s'incarner dans ce que l'on appellerait un meneur « « secondaire ». De plus, on ne le sait que trop bien, ces idées ou ces tendances communes sont loin d'être nécessairement au service de l'humanité et du bonheur de la communauté des hommes, se mettant au service de la satisfaction pulsionnelle alors même que le progrès de la civilisation se fonde sur son renoncement :

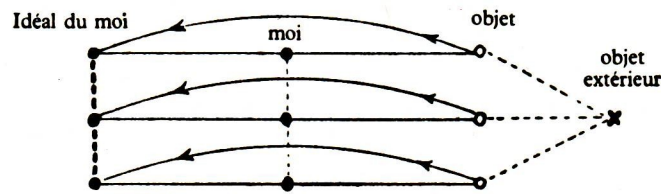
« Le meneur ou l'idée menante pourraient aussi, pour ainsi dire, devenir négatifs ; la haine envers une personne ou une institution déterminées pourrait tout aussi bien avoir une action unificatrice et susciter les mêmes liens affectifs que l'attachement positif ».

Là encore il suffit de s'intéresser *a minima* à l'action politique, à ses leaders et à leurs idéologies pour faire le triste constat que c'est bien la haine et le rejet de l'autre, de l'étranger, qui viennent unifier un certain nombre de citoyens. C'est que la difficulté pour tout sujet est bien d'élaborer l'ambivalence pulsionnelle dont il est nécessairement le siège, en l'occurrence sa part hostile, et l'un des moyens commodes d'en faire l'économie, et du même coup de maintenir son propre équilibre psychique, consiste à la défléchir vers l'extérieur, vers un tiers qui en fera les frais. On aura reconnu là la fonction même qu'occupe le bouc émissaire.

On aura compris aussi qu'en s'intéressant à cette formation psychique et en étudiant pour la première fois dans le détail les différents processus identificatoires connus, distinguant les identifications du moi et celles de l'idéal du moi, Freud soit alors en mesure de rendre compte de ces liens libidinaux établis à la fois entre les individus et avec le chef, constitutifs d'une foule. Il en résume l'essence en une formule :

« Une foule primaire est une somme d'individus qui ont mis un seul et même objet à la place de leur idéal du moi et se sont en conséquence, dans leur moi, identifiés les uns aux autres ».

Et en propose d'ailleurs la représentation graphique suivante :



Freud, malgré cette découverte majeure des processus psychiques constitutifs d'une foule, de ces liens affectifs féconds, n'estime pas pour autant en avoir résolu l'énigme. Car si ces processus et ces liens suffisent pleinement à expliquer quelques-uns des caractères de cette foule — en l'occurrence le manque d'autonomie et d'initiative de chacun de ses membres pris isolément, ou encore l'identité ou l'uniformité de leurs réactions respectives — ils ne permettent pas de rendre compte de ce qui avait frappé le médecin anthropologue et psychologue social français Gustave Le Bon, ayant rédigé une étude intitulée *Psychologie des foules*, à savoir « les signes d'affaiblissement du rendement intellectuel et de désinhibition de l'affectivité, l'incapacité de se modérer et de temporiser, la tendance au dépassement de toutes les limites dans l'expression des sentiments et à leur décharge totale dans l'action ».

Ces traits sont pour Freud l'image même de la *régression* de l'activité psychique à un stade antérieur, comme celle que l'on trouve chez les sauvages et les enfants dit-il, laquelle est nettement moins perceptible et partiellement évitable dans les foules artificielles du fait de leur haute organisation comme on a pu le souligner. Force est en effet de constater la faiblesse et la fragilité de l'individu isolé et du même coup la grande *dépendance* de l'être humain à l'autre humain, sa difficulté à faire valoir, seul, ses propres mouvements affectifs et intellectuels, en quête qu'il est d'une confirmation par leur répétition identique chez les autres. Freud rappelle ainsi combien l'individu est influençable et suggestible, et que l'énigme que pose cette influence de la suggestion se trouve renforcée par le fait que c'est non seulement le meneur qui l'exerce mais encore chaque individu sur chaque individu : c'est la *suggestion réciproque*.

Ainsi, une fois de plus, Freud est ramené à la situation originelle de l'homme, à sa dépendance foncière à l'égard des figures parentales inscrites définitivement dans la psyché des hommes et trouvant à se manifester à travers l'édification d'une conception religieuse du monde dominée par une intelligence supérieure appelée Dieu. Une vision et un être suprême que les hommes ne peuvent tenir

à distance et dont ils ne peuvent neutraliser les effets, que par le pouvoir de l'intellect, le seul à être en mesure de développer une vision scientifique du monde, de dominer la vie pulsionnelle et d'en permettre le renoncement partiel au profit de la vie en communauté. Aussi ajoute-t-il dans sa conférence « Sur une vision du monde » publiée en 1933 dans ses *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* :

« C'est beaucoup exiger de l'homme qui a appris à mener ses affaires ordinaires selon les règles de l'expérience et en ayant égard à la réalité que de lui demander de transférer justement le soin qu'il prend de ses intérêts les plus intimes à une instance qui revendique comme son privilège de libérer des prescriptions de la pensée rationnelle. Et en ce qui concerne la protection que la religion promet à ses croyants, j'estime que personne d'entre nous ne voudrait seulement monter dans une automobile dont le conducteur déclare qu'il roule sans se laisser dérouter par les règles de la circulation, selon les impulsions de sa fantaisie portée par l'inspiration.

L'interdit de pensée que la religion édicte au service de son autoconservation n'est du reste pas totalement sans danger ni pour l'individu ni pour la communauté humaine. L'expérience analytique nous a enseigné qu'un tel interdit, même s'il est à l'origine limité à un domaine particulier, est porté à s'étendre et devient alors une cause d'inhibitions graves dans la conduite de vie de la personne. On peut d'ailleurs observer cet effet dans le sexe féminin, comme conséquence de l'interdiction de s'occuper de la sexualité, ne serait-ce qu'en pensée. La nocivité de l'inhibition de pensée religieuse peut être mise en évidence par la discipline biographique dans l'histoire de vie de presque tous les individus éminents des temps passés. D'autre part, l'intellect — ou pour l'appeler par son nom qui nous est familier : la raison — est l'une des puissances dont on est le plus en droit d'attendre une influence unificatrice sur les hommes, ces hommes qu'il est si difficile de maintenir en un ensemble cohérent et par là qu'il n'est guère possible de gouverner. Qu'on se représente combien la société humaine deviendrait impossible si chacun avait seulement sa propre table de multiplication et sa propre unité de poids et mesures. Notre meilleur espoir pour l'avenir, c'est que l'intellect — l'esprit scientifique, la raison — parvienne de haute lutte, avec le temps, à la dictature dans la vie psychique humaine. L'essence de la raison est garant qu'elle ne manquera pas alors d'accorder aux motions affectives humaines et à ce qui est déterminé par elles la place qui leur revient. Mais la contrainte commune d'une telle domination de la raison s'avérera être le lien unificateur le plus fort entre les hommes et fraiera la voie à de nouvelles unifications. Ce qui, comme l'interdit de pensée de la religion, s'oppose à un tel développement est un danger pour l'avenir de l'humanité. »

La voie n'est assurément pas celle de la croyance pour Freud, elle est irréductiblement celle de la raison et du savoir rationnel, le seul en mesure de nous apporter une connaissance positive du monde et de l'homme, toute sa vie il aura affirmé haut et fort :

« Non, notre science n'est pas une illusion. Mais ce serait une illusion de croire que nous pourrions recevoir d'ailleurs ce qu'elle ne peut nous donner. »

Pas de doute : Freud était un incorrigible rationaliste !

Je vous remercie.

Jean-Pierre KAMIENIAK